



Rapport du voyage

des parrains

Octobre - novembre 2006

Un grand MERCI aux différents contributeurs qui, par les textes qu'ils ont produits, ont permis la réalisation du présent rapport.

Il constitue ainsi une œuvre collective propriété de TAMA-YÉ.

Toute reproduction, totale ou partielle,
est interdite sauf autorisation expresse de l'association.

Sa diffusion est exclusivement réservée aux membres de l'association.

Toutefois, le bureau de direction peut décider l'utilisation de tout ou partie du présent document à des fins de communication, sur tous supports (publications, site Web etc.)

Le voyage 2006 des membres de l'association TAMA-YÉ s'est déroulé, pour la plupart des participants, du mercredi 25 octobre (départ de Roissy Charles de Gaulle en milieu d'après midi) jusqu'au dimanche 5 novembre à 6h00 du matin (retour Ouagadougou - Paris Roissy). Le bureau de l'association choisit de sécuriser le déplacement et utilise les services de la compagnie Air France.

Pour information, le billet 2006 coûte environ 800€ A/R.

Partie quelques jours avant tout le monde (car elle a des amis à Ouaga) Annette Coutant, marraine du sud de la France, est rejointe le vendredi par Laurent Baudet, président de Tama-Yé et Jean Dulac, trésorier. Ils doivent mettre à profit leurs quelques jours d'avance pour prendre des contacts liés au portage des projets de construction (cf: ci-après).

Le groupe se compose de 15 personnes, dont 7 primo voyageurs.

Commençons par la fin : tout s'est bien déroulé dans l'ensemble, et les parrains primo voyageurs sont revenus enchantés de leur voyage, des images plein la tête et le cœur rempli d'émotions indicibles.

Mais il faut maintenant rembobiner la vie et raconter ce voyage.

Les préparatifs

Chacune et chacun s'équipent de tout le nécessaire, notamment sanitaire : pastilles pour purifier l'eau, médicaments anti-douleurs, anti-diarrhéiques, anti-spasmodiques, anti-paludéens, bombe anti-moustique... Tous des "anti-trucs" pour passer un voyage dans les meilleures conditions.

Mais surtout, chacun fait don de 23kg de fret (chaque voyageur dispose sur cette destination de deux fois 23kg de bagages) pour permettre l'acheminement des cadeaux que tous les parrains qui le souhaitent envoient à leur(s) filleul(e)s à l'occasion du voyage de ce groupe.

Le parcours d'un paquet-cadeau

De tous les coins de France et particulièrement de Seine et Marne, convergent les paquets des parrains vers le domicile des Baudet.

Entreposés au sous-sol, sur la table de ping-pong, les premiers arrivés attendent sagement J-8 que presque tout soit arrivé pour organiser le recensement informatique et l'optimisation des valises les contenant.

Peu à peu, le sous-sol prend des allures de caverne d'Ali-Baba ou d'annexe de Toys Story.

Les contraintes de poids de chaque bagage (23kg maxi et la volonté de l'équipe en charge de cette lourde logistique de rationaliser au maximum le fret) font reprendre du service à la vieille balance du grand-père pour faire le pesage de chaque paquet en sorte d'équilibrer les valises.

Chaque cadeau est alors étiqueté (nom du filleul et contenu), enregistré dans un fichier informatique pour le listing du contrôle douanier, puis la valise pleine est répertoriée et étiquetée avec un gros numéro de classement et des étiquettes au logo de l'association pour faciliter leur repérage à l'arrivée à Ouagadougou.

Pour cette lourde tâche (les derniers paquets sont arrivés jusqu'à la veille du départ !!), l'équipe Chantal, Marie-Christine et Josette fait preuve d'une efficacité avérée.

Il n'en reste pas moins que certains filleuls n'ont pas de cadeau de leur parrain, et que le jour de la grande fête, il paraît difficile de ne rien avoir à leur remettre.

Mais fort heureusement, par la générosité de quelques donateurs, chaque enfant recevra un cadeau le jour de la grande fête, prévue dans le programme le samedi 28 octobre.

Au total, 25 grosses valises de près de 23kg chacune partent à l'aéroport le mercredi 25

octobre, dont 16 valises remplies uniquement de cadeaux. Le pasteur Djara n'est pas oublié puisqu'un donateur offre un ordinateur avec écran plat qui, malgré l'angoisse de Chantal qu'il n'arrive détérioré (d'ailleurs, elle l'emmailote précautionneusement dans un drap et une serviette de toilette), arrive sans encombre au Burkina. Ouf !

Le départ de Roissy

Arrivés à l'heure dite à Roissy, il y a déjà beaucoup de monde en attente et les guichets sont encore loin. Les valises, il y en a au final 25, sont hissées sur des chariots et notre file commence à se faire remarquer.

Nous avons le temps de discuter avec d'autres personnes et nous nous rendons compte que plusieurs autres ONG prendront le même avion. L'heure limite est déjà dépassée et nos bagages ne sont toujours pas enregistrés.

Une fois cette opération réalisée, les contrôles de sécurité retardent encore l'embarquement, et les trois derniers à embarquer sont trois Tama-yé après rappel au haut parleur !

L'arrivée à Ouagadougou

Le vol se passe sans problème (quelques turbulences malgré tout quand l'avion survole le désert) et il fait nuit quand l'avion se pose à OUAGA.

Les blousons parisiens rejoignent promptement les sacs à dos, les manches des chemises sont retroussées (attention aux moustiques ! zut où ais-je mis ma bombe Cinq sur Cinq ?).

Il vient de pleuvoir sur OUAGA, la chaleur est moite, il fait bien encore 30° sur le tarmac, premier choc thermique. Jean et Annette nous attendent derrière la vitre et on se fait signe.

Deux contrôles de police et on se retrouve près du tapis où arrivent pêle-mêle bagages et paquets parfois incongrus. Nos vingt cinq valises dûment étiquetées Tama-yé et numérotées sont bientôt rangées dans l'ordre le long du mur.

Pas une ne manque, les porteurs peuvent les emmener vers la sortie. Le douanier nous laissera passer sans rien demander après que Jean lui ait expliqué qui nous sommes.

Quelques dizaines de mètres à parcourir et nous atteignons nos deux camions (pour les nouveaux, c'est ainsi que l'on nomme ici les petits cars que nous appelons chez nous mini-bus) avec leurs chauffeurs.

Les bagages sont hissés et arrimés sur le seul des deux qui a une galerie. A priori, c'est le camion qui est dans le meilleur état.

Parmi les voyageurs, ceux qui ont participé

Un autre regard

Mercredi 14h00 : départ de Roissy CDG : RAS.

Je retrouve sans difficultés mes deux comparses, Liliane et Josiane, en compagnie desquelles je dois poursuivre mon voyage vers Bodo Dioulasso et Banfora après le départ du groupe : nous souhaitons profiter de ce déplacement pour connaître d'autres contrées du Burkina.

Vol sans histoire si ce n'est que j'ai une grosse frayeur à l'arrivée sur Ouaga quand l'avion, prêt à atterrir, remet les gaz, à cause du vent et des turbulences, pour se présenter dans de meilleures conditions pour atterrir face au vent : bien que je voyage régulièrement, je dois dire que j'ai cru à ce moment ma dernière heure arrivée !

Arrivée à Ouaga : accueil chaleureux par Jean, Laurent, Annette, Djara, Benjamin, et d'autres que je ne connais pas ; mais je dois avouer que la fatigue me fait espérer mon lit au plus tôt.

Nous mangerons malgré tout dans un petit maquis en bord de goudron, où Laurent et Jean semblent avoir déjà leurs habitudes !

aux précédents voyages congratulent Benjamin qui a été leur chauffeur. Il est lui aussi très heureux de retrouver "les anciens" et de faire la connaissance des nouveaux.

Re manutention des bagages en arrivant à l'hôtel Zembatik. L'installation dans les chambres se fait sans problème, l'hôtel est simple mais confortable.

La journée du 26/10

Sous le soleil radieux, on voit mieux l'état des véhicules dans lesquels nous allons voyager. Ce sont deux camions Toyota. Comme beaucoup de leurs congénères d'Afrique ils ont déjà beaucoup vécu, beaucoup roulé. Depuis quand ? combien de kilomètres ? sous quelles latitudes ? dans quels hémisphères ? Ils garderont jalousement leurs secrets.

Ici on ne compte pas de la même manière, les mêmes additions ne donnent pas les mêmes résultats et il y a des questions qu'on ne pense même pas à poser. Pourtant, le camion de Benjamin aura bientôt la faiblesse de nous avouer une grande fatigue que nous avons déjà soupçonnée.

Première course du matin, changer de l'argent à la banque Western Union. Quelques centaines d'euros sont vite transformés en centaines de milliers de francs CFA et nous voilà parés pour commencer nos premiers achats.

Direction le marché aux artisans où quelques parrains et marraines, cédant à la pression des marchands, feront quelques emplettes.

Deuxième étape, le Village des Artisans. C'est déjà plus sérieux : pavillon climatisé, prix affichés et non négociables, paiement possible par carte bancaire. Les objets d'art sont de très belle qualité et on peut voir les artisans les fabriquer sur place dans les ateliers déployés autour du pavillon réservé à la vente. Statuettes en bronze, babouches, paniers, ceintures

et autres objets en cuir sont passés illico dans le patrimoine des nassaaras.

La matinée s'avance et il faut penser à déjeuner avant de partir vers FADA.

Jean, qui connaît OUAGA mieux que MELUN, nous a dégoté un maquis (petit restaurant traditionnel) où nous avons pu manger sous une terrasse ombragée d'excellents spaghettis-sauce que nous avons complétés par des bananes achetées à une marchande ambulante.

Il ne reste plus qu'à faire le plein d'essence pour effectuer les 220 km qui nous séparent de FADA par la route nationale n° 4.

Un autre regard

Jeudi matin, premier vrai contact avec l'Afrique noire : le grouillement de vélos, mobylettes, des gens le long des routes de Ouaga, la pollution etc.

Au marché, je suis abasourdie par le nombre de vendeurs qui veulent nous entraîner vers leurs étals pour marchander.

Heureusement au marché artisanal c'est dans le calme que l'on peut admirer la qualité des objets proposés.

Un autre regard

Départ pour Fada :

que dire sinon que ce fut folklo! Cette panne dès la station service quand nous avons vu le réservoir d'essence fuir ! Je nous voyais mal parties mais je ne connaissais pas encore la phrase: "ça ira" ou "ça va aller" et que tout finit par s'arranger en Afrique !

Nous nous entassons dans l'autre bus, sauf quelques volontaires qui seront obligés de rentrer par le bus et Benjamin qui le pauvre rentrera dans la nuit.

Il y a des jours où faire le plein de carburant relève de l'illusion. Aujourd'hui le réservoir du camion de Benjamin, destiné comme tous les réservoirs à contenir le carburant, s'obstine au contraire à vider "le précieux liquide" sur la chaussée.

Il faut bien se rendre à l'évidence, le réservoir du camion de Benjamin fuit. La cabine sent l'essence, il faut évacuer. Une tentative de rebouchage notamment avec du savon échoue et la sage décision de faire réparer le camion à OUAGA est prise.

Nous nous répartissons donc entre ceux qui peuvent prendre l'autre camion, conduit par Mahamadi, et ceux qui rejoindront FADA par le car régulier (on apprendra à l'arrivée que le car était climatisé – les vaches !).

Ainsi, Laurent, Jean, Christophe et son épouse Françoise arriveront à 22 h 45 alors que ceux qui ont voyagé à bord de l'autre camion sont arrivés à 22 heures. Tout le monde s'est enfin retrouvé dans la bonne humeur au restaurant de l'Est autour d'un riz-sauce.

On apprendra le lendemain que Benjamin a fait ressouder le réservoir et a rejoint FADA dans la nuit. Déçu et dépité, Benjamin n'a pas dormi, le matin, ses vêtements sentent encore l'essence, séquelles de ses reptations de la veille sous son camion pour tenter de réparer. François G. parle avec lui et lui remonte le moral, *ça va aller !* comme on dit ici, Benjamin semble convaincu, oui ça va aller.

L'installation à la pension Mariam Juali s'est bien passée. Tout le monde a vite appris à vivre en compagnie des crapauds qui, la nuit à l'extérieur des bâtiments, attendent sous les tubes de néon la chute des insectes volants et avec les margouillats (petits reptiles qui courent le long des murs) qui peuplent les toilettes et se cachent dans les placards.

La journée du 27/10

Il fait jour très tôt en zone tropicale, vers 6h le soleil est déjà levé, 7h nous prenons le petit déjeuner. Il en sera ainsi tous les jours.

Aujourd'hui, c'est un peu le grand jour pour les nouveaux parrains et marraines qui vont rencontrer leurs filleuls, la raison principale du voyage. Il faudra aussi commencer à préparer la fête de demain.

Sans plus tarder, nous nous rendons à la concession de l'association Teêbo-espoir. L'abri en sokho a été détruit par la dernière tempête et la bâche qui a remplacé le sokho sera insuffisante pour abriter du soleil les 120 à 140 enfants que nous attendons demain.

Il va falloir "grouiller".

Une délégation s'en va donc avec le camion de Mahamadi pour se procurer une autre bâche.

Les bâches à FADA sont louées par l'usine de production d'électricité.

Après en avoir déplié et replié plusieurs avec lesquelles nous aurions pu envelopper le Pont Neuf, nous trouvons enfin celle qui fait l'affaire.

Une demi heure de manutention et de palabres qui a occupé une quinzaine de personnes.

Après la bâche, il a fallu trouver les poteaux et les traverses pour la supporter. Ces matériaux se louent également, ce que nous fîmes auprès d'un particulier... tout près de l'usine où nous étions tout à l'heure.

Nous voilà donc à charger des troncs d'arbres, fourchus et non fourchus, qui serviront de mats et d'entretoises pour soutenir la bâche, sous les regards étonnés des enfants du quartier de voir des nassaaras s'affairer ainsi par

Un autre regard

La rencontre avec les filleuls: après quelques années de correspondance un peu banale et succincte, se trouver face à face: quelle émotion !! Après la visite de Christian et Françoise (car nous partons à plusieurs dans le camion pour faire la "tourné") à leur filleul, j'arrive chez l'une de mes grandes filleules, Adèle (15 ans). Nous tombons dans les bras l'une de l'autre dès que ...

une telle chaleur.

Aussitôt revenus à la concession, le bois est déchargé et quelques-uns commencent la construction de l'abri.

Premiers contacts avec les filleuls (27/10)

Aujourd'hui les nouveaux parrains et marraines doivent faire la connaissance de leurs filleuls. Après des mois, voire une ou deux années de correspondance, le moment de se découvrir "en vrai" est très attendu aussi bien par les filleuls que par les parrains et marraines. Ceux qui ont déjà fait le voyage vivent la même impatience, l'enfant aura grandi, mûri.

Petit à petit, à pieds, à vélo, les filleuls arrivent. On ne sait qui est le plus ému du jeune ou de l'adulte. Ceux qui se voient pour la première fois, passée l'émotion de la rencontre et quelques paroles, ne savent pas trop quoi se dire, et puis ça vient. Les plus jeunes montrent vite des marques d'affection, les plus grands sont plus réservés. Et puis il faut aussi penser à être pratique *« cet après-midi... ou demain, si tu veux, nous irons au marché... tu as peut être besoin de quelque chose ? »*

nous nous voyons.

Elle habite chez sa tante avec son petit frère, ses cousins et une grand-mère. Elle ne semble pas trop mal lotie par rapport à ce que j'ai pu voir ailleurs: la maison est en dur avec un jardin clos de murs.

Je constaterai lors d'une autre visite qu'elle a sa chambre, une table et une chaise pour faire ses devoirs.

Le lendemain au local je fais la connaissance d'Ivette, une belle grande jeune fille aussi (16 ans) mais elle est beaucoup plus timide et réservée qu'Adèle.

Je rencontre également les petites jumelles Fati et Mariam (13 ans) qui sont désormais aussi mes filleules. Elles aussi sont très timides et parlent très peu.

Ma famille s'est donc soudain agrandie de ces 4 filles et j'en suis totalement réjouie.

En aparté

Si un voyage se décidait, c'était sur, j'en serais. Cela faisait de longs mois qu'on y pensait à ce filleul. Les photos c'est bien, les dessins reçus aussi, mais le voir !

L'attente sur place paraît longue pour les primo-voyageurs comme ils disent.

Enfin dans le camion, un peu de piste cahoteuse et la fin à pied. La nuit tombe. La case est à 100 mètres, parmi de nombreuses autres.

Des enfants courent, mais je n'en vois qu'un, c'est lui.

Comment l'aborder, que lui dire ? Quelle est cette grande masse blanche, barbue, aux cheveux blancs qui arrive à cette heure avec d'autres nassaaras. Il répond à son prénom, puis devient muet et nous amène à la case familiale.

Maman n'est pas là, mais sœurs, enfants, adultes accourent.

C'est un événement dont il est le centre. Les mots ne viennent toujours pas et son visage reste figé, mais on ressent sa fierté.

Puis les "numériques" crépitent et par leur magie il se voit immédiatement sur le petit écran. Alors le rire éclate, on entend quelques mots, mais il paraît abasourdi par tout cela. Pour le parrain aussi, tout se bouscule, le gamin, la case, l'extrême pauvreté, l'accueil magnifique de tous. Il faut cependant se séparer car d'autres primos doivent rencontrer à leur tour leur filleul(e)s.

Mais j'en suis sur, le courant est passé et puis nous avons rendez-vous dès le lendemain pour la grande fête, ce sera bien ! ...et effectivement, la fête est réussie et nous nous apprivoisons : c'est magique et les autres jours aussi.

La grande fête traditionnelle des filleuls : samedi 28/10

À chaque voyage, deux temps forts : la première rencontre de chaque parrain avec son ou sa filleul(e), et la traditionnelle grande fête des filleuls.

Arrivé le jeudi soir tardivement (voir ci-avant), il ne reste en réalité qu'une journée pour mettre en place l'organisation de la fête : Jean règle avec Djara les questions d'intendance (car c'est TAMAYÉ qui finance en totalité le coût de la fête, grâce aux généreux donateurs), quelques femmes du groupe participent le jeudi à la confection des gâteaux secs, quelques hommes montent le hangar (voir ci-avant), le dernier pointage des cadeaux des parrains apportés par les voyageurs est réalisé, des animations sont prévues (tombola, jeu de casse boîtes) et chacune et chacun des membres de la délégation s'affairent pour garantir la réussite de la fête. Les bancs sont apportés le soir, 50 chaises sont louées à la mairie de Fada, les officiels sont prévenus : chefs des établissements scolaires, représentants de l'action sociale et de la mairie seront les bienvenus.

Un autre regard

La préparation de la fête:

J'ai aimé cette ambiance de camaraderie et de bonne humeur pour préparer les cadeaux des enfants et tous les lots.

Vu le nombre de valises il y avait pourtant de quoi s'affoler ! Mais tout a fini par se faire avec le sourire.

J'ai beaucoup aimé la fête des enfants , la préparation des gâteaux avec les africaines malgré la barrière de la langue, la joie des enfants, leurs rires, leurs cris, leur plaisir d'avoir des "sucreries", la bousculade lors des jeux et de la tombola.

Samedi matin, dès 9h00, les filleuls arrivent par petits groupes, tournant autour des parrains ... puis prennent place sous le grand hangar bâché. Les deux camions sont mis à contribution pour transporter les valises de cadeaux ou des denrées préparées à l'extérieur.

Vers 10h30, la distribution des cadeaux commence : chaque filleul est appelé, ses cadeaux lui sont remis par un parrain présent, et les "paparazzi" du groupe mitraillent pour rapporter aux parrains en France des images de ce grand moment de solidarité et de convivialité.

Fort des expériences passées, la distribution, pour être moins fastidieuse, est assurée par deux équipes qui alternent l'appel des enfants. Même sans porte voix, Jean se charge de crier les noms assez fort pour que le filleul concerné ne rate pas son tour. Et les enfants à l'ombre sous le hangar relaient aussi les noms.

Il faut environ 1h30 pour que la distribution soit achevée. Seuls restent à offrir ces présents de grande valeur que sont les vélos. Le protocole pour ce cadeau est différent : chaque vélo est remis au filleul, au nom du parrain, par un représentant des autorités présentes.

La solennité du moment peut paraître, vue de France, incongrue ou exagérée au regard de nos coutumes françaises. Cependant, il faut bien observer qu'offrir à un filleul un moyen de locomotion représente pour lui plus qu'il n'aurait jamais pu espérer obtenir par ses propres moyens. Des millions d'adultes au Burkina ne sont pas assez riches pour se payer un vélo !

Après quelques discours un peu convenus mais assez brefs (que le Président de Tamayé soit ici remercié pour son efficacité dans l'exercice), le repas de fête est partagé entre tous : un riz gras avec de nombreux morceaux de viande, de la volaille grillée, le tout arrosé pour les filleuls de "sucreries" (il s'agit de coca ou de Fanta) et pour les adultes d'eau minérale ou de la merveilleuse bière locale, SOBBRA (prononcez Sobébra).

Après le déjeuner, les jeux s'organisent, et tout le monde participe de bon cœur aux activités. La tombola, qui donne bien sûr droit à un lot, permet de prendre conscience du sérieux de nombre de filleuls. Lorsqu'ils ont à choisir entre une peluche (belle mais inutile) et un stylo bille, beaucoup demandent un stylo.

En fin d'après midi, les "ecoboueux" du groupe (François G, Christian, Jean) conduisent les filleuls ramasser toutes les "poches" (on dirait ici sachets en plastique) et autres débris que tout au long de la journée, les uns et les autres ont jeté par-dessus le mur d'enceinte du terrain. La collecte est importante puisqu'il faut utiliser la brouette pour charrier ces débris.

En même temps qu'une sorte de cours sur la propreté publique est dispensée par quelques parrains, les débris sont brûlés jusqu'à disparaître en cendres.

La nuit tombe vite (vers 18h00) et les parrains fourbus sont heureux de rejoindre, des images et des sons d'enfants pleins la tête, la pension Mariam Juali pour une bonne douche avant d'aller se restaurer.

La rencontre avec les grands filleuls (29/10)

Lors de la dernière assemblée générale, la question de la sortie de parrainage pour les grands filleuls (18 ans et plus) a été abordée.

Il a été décidé de les réunir à l'occasion du voyage pour parler de leurs projets respectifs en leur rappelant le principe de fonctionnement de l'association selon lequel en substance « *nous subvenons à vos frais de scolarité mais c'est vous qui travaillez* ».

L'association n'a en effet pas vocation à verser des aides à des enfants qui prolongeraient inutilement leur scolarité sans obtenir les résultats suffisants pour progresser dans leur cursus.

Il a également été décidé de demander à chaque filleul concerné de faire part à l'association de son projet, qu'il soit professionnel pour la fin de sa scolarité ou qu'il porte sur une poursuite des études après le BEPC ou le bac, selon le cas.

C'est sur cette base que s'est tenue la réunion le 29/10 en fin d'après-midi à laquelle tous ont répondu présents. Laurent a rappelé aux filleul(e)s concerné(e)s les principes du parrainage et ce que l'association attendait des filleuls.

Chacun à tour de rôle a été invité à exposer son projet.

Les situations se sont révélées très diverses, empreintes d'une grande réalité pour les uns ou d'un manque de réalisme pour d'autres. Beaucoup souhaitent entreprendre des études professionnelles dans les établissements de FADA (école d'instituteurs et école des professions de santé), on y verra la marque du succès du parrainage.

Enfin, tous ces filleuls ont été invités à adresser leur projet à l'association en en faisant ressortir la faisabilité. Ils pourront, bien entendu, être aidés et conseillés par leurs parrains et marraines dans la conception de leur projet.

Lundi 29/10 : le grand voyage à Dargo ...En brousse!

Ce nom ne parlait qu'aux anciens ayant accompli une ou plusieurs campagnes burkinabées. Aussi, cette destination optionnelle (mais sans supplément !) fut, malgré les tentatives de découragement (lever très tôt, piste longue, cahoteuse, poussiéreuse...) retenue par l'ensemble de la troupe et surtout par les néophytes à la recherche de l'Initiation qui pouvait arriver ce jour là après les moments très forts vécus lors de la rencontre avec les filleul(e)s.

6 heures. Il fait jour depuis une ½ heure et les moteurs de Mahamadi et Benjamin tournent, ce qui n'est pas une constante pour ce dernier. Après les pleins de rigueur, nous quittons le goudron dès Fada en direction de Bilanga par une piste large et roulante.

Paysages de brousse desséchée, petits lopins de sorgho ou d'arachides où s'affairent déjà les paysannes...et quelques grandes retenues d'eau qui permettent l'irrigation.

Avant d'atteindre Bilanga, nous croisons le véhicule "officiel" des miliaires et/ou rebelles africains, le pick-up Toyota. Ce matin il s'agit des premiers, dont la présence nous explique-t-on est liée à celle occasionnelle des "coupeurs de route".

La piste vit, qui à pied, à vélo, en charrette asine, en mobylette ; des enfants qui se rendent à l'école à des kilomètres, d'autres qui n'y vont pas car il convient de garder le troupeau, richesse de la famille, des adultes qui vont aux champs ou au village....

Bilanga, pause petit déjeuner, en terrasse, c'est un peu l'attraction matinale. L'état des bim-boko (voir lexique en fin d'article) freine les envies potentielles des nassaaras.

Nous reprenons la piste vers Piela. Mais la potentialité tend à devenir réalité, et un arrêt "pipi" est décidé en pleine campagne.



Le baobab étant rare et peu feuillu à cette époque de l'année, le sorgho un peu maigrichon et l'arachide une plante plutôt naine, chacun s'exprime à "visage" (c'est une métaphore) découvert, notamment un grand, tourné vers l'ouest qui découvre, caïman à portée, une femme courbée dans son champ récoltant ses arachides avec son très jeune enfant.

La conversation s'engage pour lui acheter quelques arachides. Devant l'importance de la pièce donnée, la seule trouvée au fond de sa poche, 500 CFA, le bouquet d'arachide se transforme en brassées.

Photos, saluts amicaux, arrêt de deux autres femmes arrivées en vélo, leurs très jeunes enfants dans le dos, gentillesse, photos, échanges visuels et yeux écarquillés à la remise d'une autre pièce. Choc évident car cette pièce (moins de 1 €), dérisoire pour nous, peut représenter plusieurs repas. Scène peut être banale, insignifiante, pour certains, mais pas pour nous, car nous ne sommes ni au cinéma, ni à la télévision.

Après Piela, nous empruntons la piste de Dargo (ne cherchez pas le panneau !) avec, pour rythmer le voyage les majestueux baobabs.

Arrivés à Dargo, nous nous dirigeons d'abord vers le local du comité des villageois où nous sommes accueillis par les responsables locaux (Jean Zidouemba, président du comité de villageois, Joseph Belemnaba, le chargé de projet, etc) du projet soutenu par le SPF de Seine et Marne.

Après un rappel historique du projet, de son contexte, de la contribution éminente de Thomas Marinier dont les parents Marie-Christine et François font partie du groupe, nous rejoignons à pied le site pour découvrir le forage, la pompe alimentée par des cellules photovoltaïques, le château d'eau et cette eau qui jaillit dès l'ouverture des vannes.

L'eau que l'on cherche, en vain, à perte de vue, présente très souvent mais à moins trente ou moins quarante mètres, est arrivée et a modifié totalement la vie du village.

Deux points de distribution ont été installés et ont permis la création de plusieurs emplois : vente aux villageois, transport et surtout irrigation de jardins où sont cultivés toutes sortes de légumes.

Le maraîchage pris en mains par le comité des femmes du village a permis non seulement d'assurer la subsistance mais également de dégager des surplus qui peuvent être vendus afin

de procéder à d'autres investissements.

Un micro crédit ouvert a été remboursé avant terme et les femmes ont fait construire un grenier à céréales qui permet le stockage afin de pallier les aléas des récoltes.

Puis nos hôtes nous ont conduit au collège , établissement "parrainé" en direct par des élèves du collège de Vaux le Pénil sous la responsabilité de Marie-Christine.

Après les mots de bienvenue de l'économe et des enseignants et la remise des cadeaux des élèves français, l'établissement nous a été présenté : 450 élèves venant de toute la région, 4 classes dont la sixième avec 137 élèves, 3 professeurs payés par l'État, un vacataire, un bibliothécaire et un secrétaire payés par le comité des parents d'élèves.

Puis nous sommes allés à la bibliothèque pour voir les moyens du collège ou plutôt constater leur inexistence. La plus frappante est l'insuffisance du nombre de livres et l'absence totale d'autres supports pédagogiques.

Certes le collège a reçu de France un reproducteur à alcool, des cassettes audio d'anglais, mais il n'a pas d'alcool et ne peut en acheter, et il n'y a pas l'électricité.

Ceci nous interpelle directement sur l'aide à apporter et sur la nécessité de sortir de nos schémas habituels. Avant de partir nous relevons les références de dix livres scolaires, afin d'en acheter un exemplaire à OUAGADOUGOU, pour les reproduire et les envoyer au collège.

Après tant d'émotions et Râ œuvrant lourdement, nos hôtes mossis dont la sagesse n'est plus à démontrer nous conduisent dans un "restaurant" où SoBbra et riz sauce reconstituent rapidement notre



force de travail, ou disons simplement nous permettent d'aller plus avant (le repas a été offert aux voyageurs par le Comité des villageois, en signe d'amitié et de reconnaissance).

Les dialogues engagés sont simples, concrets, mais surtout non feints et plus que chaleureux. Avant de reprendre la piste, deux visites sont incontournables, la dolotière et le grenier à céréales.

Dolotière ? keskecé ? une magicienne détentrice d'une recette artisanale ancestrale pour élaborer le DOLO. Fabrication officiellement interdite, donc clandestine mais au vu et au su de tous. Le DOLO n'étant pas terminé, nous n'avons pu y goûter au grand regret de certains, paraît-il inconscients car il semblerait que ce breuvage aux nombreuses vertus, notamment aphrodisiaques, puisse entraîner quelques maux de tête, voire intestinaux, mais il nous aurait certainement permis de voir au moins une fois des éléphants même s'ils étaient bleus.

La recette n'est pas jointe car le lecteur ne trouvera pas ici les ingrédients utilisés.

De chez la dolotière au grenier de céréales, nous avons traversé le village et sa place principale où se dresse désormais un lampadaire, autour duquel se rassemble la population le

soir (il fait nuit à 18 heures) pour engager la palabre.

Le retour passa très vite car l'assimilation de toutes ces rencontres, images, sensations n'était pas terminée. Le jour tombant, le soleil s'éclipsant, la fatigue aidant, les paysages s'estompaient, la sérénité approchait.

Puis arrêt des minibus, descente des passagers et éclats de rire. Ces individus ne ressemblaient plus à des nassaaras mais à des utes à la peau cuivrée et aux cheveux roux, couverts de vêtements orangés.

C'était vrai, la piste était poussiéreuse et la latérite est rouge !

Nindaré

Nikiema yaba christian

Lexique :

Bimboko : latrines

Nassaara : blanc

Nindaré : à la prochaine

Nikiema yaba : vieux grand père

Jeudi 2 novembre : rencontre avec les enseignants

Pendant que Laurent et Jean grouillent pour les rendez vous avec les entreprises pour le forage (voir ci-après), une délégation de parrains enseignants part rencontrer les directeurs d'établissements scolaires pour obtenir des informations fiables sur l'avenir scolaire de nos filleuls.

En effet, si le parrainage fonctionne bien et que tous les filleuls sont soit scolarisés soit en apprentissage d'un métier, il apparaît que les questions d'orientation ne peuvent être traitées solitairement par le pasteur Djara.

L'association est depuis plusieurs années déjà confrontée à la question de l'avenir des filleuls de 18 ans et plus, qui n'ont pas atteint un niveau scolaire suffisant et qui ne peuvent plus prétendre à une formation à un métier ailleurs que par un artisan.



Les enseignants, directeurs et principaux de collèges et lycée rencontrés sont tous très heureux de l'action que mène Teebo espoir à Fada grâce à notre soutien. Ils indiquent les conditions d'accès aux classes supérieures : les orientations doivent avoir lieu d'abord à l'entrée en sixième, puis après le BEPC, sur un système similaire à celui existant en France il y a quelques dizaines d'années.

Ils conviennent qu'il est inutile de maintenir scolarisés des enfants pour lesquels visiblement l'école est une souffrance et qui avancent pas à pas de redoublement en redoublement. Il serait à leurs yeux beaucoup plus efficace de les orienter vers les lycées d'enseignement professionnel du type CBNEF.

La délégation prend de nombreux contacts pour favoriser leur participation active à l'orientation de filleuls à travers Teebo espoir.

Il est envisagé de les solliciter plusieurs fois en cours d'année pour faire le point, une fois que le bureau de Teebo aura donné son accord sur ce mode de fonctionnement.

Cette rencontre fructueuse fait partie des missions "naturelles" des parrains voyageurs pour améliorer sans cesse les conditions d'avenir des filleuls.

Les projets de Teêbo portés par Tamayé.

Parmi les projets de développement sur place, l'accès à l'eau sur le terrain constitue une priorité.

C'est pourquoi Laurent et Jean sont venus à Fada quelques jours avant le reste des voyageurs pour solutionner les problèmes de propriété foncière de sorte que les obstacles administratifs soient levés.

Tout est maintenant prêt pour faire effectuer un forage sur le terrain.

Nous avons pu vérifier les limites physiques du terrain, nous disposons d'un plan de bornage et le problème de la défiscalisation du terrain est en voie de résolution maintenant que tous les papiers nécessaires ont été transmis aux services de l'Action Sociale.

Après discussion avec Djara, nous décidons de consulter deux entreprises locales. Laurent se charge de discuter le contrat avec chacune.

La première est l'Hydraulique Villageoise. Laurent la reçoit le dimanche 29 octobre en compagnie de Djara. La discussion est sérieuse mais il s'agit plutôt d'une entreprise spécialisée dans la maintenance et l'entretien des puits. Elle peut néanmoins se charger des travaux mais devra sous-traiter pas mal de prestations.

La discussion nous permet d'apprendre sur les techniques de forage, les types de pompe, etc.

Ainsi, nous optons pour un forage dit positif, c'est-à-dire que le contrat est forfaitaire quelque soit le nombre de tentatives de forage pour trouver de l'eau. Mais le représentant de l'entreprise est optimiste.

A Fada, il est très rare de ne pas trouver d'eau dans le sol, c'est juste un problème de patience, et de profondeur.

Pour localiser l'eau, il est fait appel à une entreprise spécialisée qui travaille avec un appareil électronique. Il n'est fait appel à un sourcier, plus performant que la machine, que dans les cas difficiles.

L'Hydraulique Villageoise (HV) propose l'installation d'une pompe immergée électrique. Avantage, rien ne dépasse du sol. Inconvénient, pas d'électricité, pas d'eau. Laurent demande un devis sous 48h, ce qui ne semble pas poser de problème.

La seconde entreprise consultée n'est pas vraiment une entreprise.

En effet, l'OCADES est l'organisation catholique pour le développement et la solidarité, ONG



locale reconnue pour sa compétence dans l'hydraulique rurale. Laurent se rend dans leur bureau avec Djara le lundi 30 octobre.

Contrairement à HV, l'OCADES dispose de moyens propres pour effectuer la totalité des travaux. Seuls seraient sous-traités les travaux de recherche électronique de l'eau et l'analyse physico-chimique de l'eau systématiquement réalisée afin de s'assurer de la potabilité de l'eau puisée. Laurent prend un cours d'hydrologie avec le technicien qui le reçoit. Compliqué de faire couler de l'eau.

Le principe du puits consiste à creuser un trou d'un diamètre légèrement supérieur au diamètre des tubes que l'on y enfonce une fois l'eau trouvée. Les tubes situés en partie basse sont munis de fentes qui laissent passer l'eau à l'intérieur du tube. Pour ne pas que les sédiments obturent ces fentes, des sortes de graviers sont placés à l'extérieur des tubes. La profondeur du forage varie en général, dans la région de Fada, entre 10 et 30 mètres. L'OCADES propose plutôt une pompe type Volenta, sous brevet autrichien, telle que nous avons pu en voir une au nouveau marché à bestiaux de Fada (voir photo).

L'avantage en est qu'en cas de panne de courant, on peut pomper l'eau en actionnant le volant à la main. Les inconvénients sont que la pompe est hors sol, donc plus sensible aux agressions en tout genre et que le débit maximum possible pour ce type de pompe ne peut dépasser quelques mètres cube par heure. Mais les forages à Fada n'offrent jamais de débits élevés compte tenu de la nature du sol.

De plus, le château d'eau qui sera installé dans la deuxième phase du chantier aura une capacité de 6 m³, volume suffisant compte tenu des activités prévues sur le terrain. Il serait donc rempli en une heure environ, ce qui semble acceptable.

De retour au bureau, Laurent entreprend la rédaction d'un contrat de travaux en bonne et due forme. Pas de grandes difficultés, il fait cela à longueur d'année bien que les conditions de réalisation soit assez différentes au Burkina.

Après discussion avec les parrains présents, nous optons finalement pour la pompe Volenta à moteur électrique (ce type de pompe peut recevoir plusieurs types de motorisation).

Mardi 31 octobre, nous sommes en possession des deux devis.

Pas de longues hésitations, l'Hydraulique Villageoise présente une offre à 7,5 MCFA quand l'OCADES est à 5,5 MCFA.

Le retour en France étant prévu dans trois jours, il nous faut conclure assez rapidement.

Après avoir obtenu l'accord téléphonique du bailleur du projet, le Secours Populaire Français, Jean et Laurent organisent une séance d'ultime négociation avec l'OCADES sur les modalités de paiement.

Finalement, fait rarissime au Burkina où les entreprises disposent en général de très peu de trésorerie, nous ne verserons aucune avance, la totalité du paiement interviendra à la fin des travaux par virement direct du SPF à l'OCADES.

Tout est maintenant clair et nous pouvons procéder à la séance de signature des



contrats. Cette formalité étonne quelque peu l'abbé Kiema, Directeur de l'OCADES à Fada, pour qui c'est bien une idée d'européen de tout vouloir consigner par écrit alors que ce qui est dit est dit.

Les travaux de forage pourront débuter dès la semaine prochaine et ne devrait pas durer plus d'un mois. Dommage, nous ne serons plus là pour assister à cet événement qui devrait changer la vie sur le terrain de Teébo-Espoir.

Quelques mots de conclusion sur le retour

Comme pour chaque voyage, chacun est revenu différent, "impacté" plus ou moins gravement. Christian ne pense, raisonne, vibre plus que pour l'Afrique, François G. est lui aussi souvent en apnée dans ses activités génératrices de revenus (en clair, au boulot !) en se remémorant tous les moments forts de ce voyage, les membres du bureau ont repris leur bâton de pèlerin infatigable pour collecter des fonds (vente d'objets et recherche de bailleurs), et nos amis de Fada nous envoient régulièrement des nouvelles par mail.

Vivement le prochain voyage !!

PS : Tama-Yé vient d'obtenir fin décembre un financement de 4.000€ du Conseil Général de Seine et Marne.

PPS : fin décembre, les travaux du forage et de la pompe sont achevés.

La construction du château d'eau doit commencer sous peu.

Les filleuls n'ont pas à ce jour envoyé leur fiche "projet de vie et d'avenir"